

Les mutations de l'espace éditorial français du XVIIIe au XXe siècle

In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 126-127, mars 1999. pp. 29-38.

Citer ce document / Cite this document :

Mollier Jean-Yves. Les mutations de l'espace éditorial français du XVIIIe au XXe siècle. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 126-127, mars 1999. pp. 29-38.

doi : 10.3406/arss.1999.3279

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1999_num_126_1_3279

Zusammenfassung

Die Wandlungen des Raums des französischen Verlagswesens vom 18. bis zum 20. Jahrhundert.

Seit 1980 hat sich der französische Verlagsraum grundlegend gewandelt und wird heute überwiegend von zwei großen Konzernen, einerseits Matra-Hachette, andererseits Vivendi, beherrscht. Zum Verständnis dieser Entwicklungen muß bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts, d.h. der Veröffentlichung der Enzyklopädie, zurückgegangen werden. In der Tat zeichnet sich gerade ab diesem Zeitpunkt die Figur eines neuen Akteurs, des modernen Verlegers, dem seit Beginn des 19. Jahrhunderts der Gesamtumfang der Herstellung eines Büchchens untersteht, immer deutlicher ab. Mit Eintritt Louis Hachettes in diese Welt geht allmählich die auf dem Prinzip der sozialen Nachfrage beruhende Zeit der Verleger in diejenige des auf dem Konzipieren einer Produktangebotsstrategie basierenden, rationell durchstrukturierten Verlagsunternehmens über.

Um 1855 kündigt sich erstmals die Epoche des Massenkonsums an, und das Verlagswesen bereitet sich auf den Eintritt in das neue Zeitalter durch die Zunahme preisgünstiger Buchreihen vor, die einen ersten Höhepunkt 1905 verzeichnen, als von vorn herein Stückzahlen von 50 000 oder 100 000 aufgelegt werden. 1919 zeigt das Haus Hachette durch Umwandlung in eine Aktiengesellschaft den weiteren Weg auf, aber erst nach 1945 erlebt die französische Verlagslandschaft in einer ersten Welle umfangreicher Zusammenschlüsse die entsprechenden Veränderungen. Seit 1980 schränkt sich durch eine zweite der Handlungsspielraum kleinerer und mittlerer Strukturen zunehmend weiter ein, worin sich eine Wende ankündigt, von der noch niemand sagen kann, wohin sie genau führen wird.

Résumé

Les mutations de l'espace éditorial français du XVIIIe au XXe siècle

L'espace éditorial français, en pleine transformation depuis 1980, est aujourd'hui dominé par deux grands groupes, Matra-Hachette d'un côté, Vivendi de l'autre. Pour comprendre le sens de ces évolutions, on doit remonter à la publication de l'Encyclopédie, au milieu du XVIIIe siècle. C'est en effet à cet instant que se dessine véritablement la figure d'un nouvel acteur, l'éditeur moderne, celui qui dirigera toute la chaîne des métiers du livre au début du XIXe siècle. Avec l'arrivée de Louis Hachette dans cet univers, on passe insensiblement du temps des éditeurs à celui des entreprises d'édition, structurées rationnellement, dont le principe essentiel est la définition d'une logique de l'offre de produits qui se substitue à celle de la demande sociale. Après 1855, le temps de la consommation de masse apparaît proche et le système éditorial se prépare à l'entrée dans une ère nouvelle en multipliant les collections de livres à bon marché qui connaissent leur premier apogée en 1905 lorsque les volumes sont tirés d'emblée à 50000 ou 100 000 exemplaires. Devenue société anonyme en 1919, la compagnie Hachette montre la voie, mais ce n'est qu'après 1945 que la première phase de grandes concentrations modifie le paysage éditorial national. La seconde, entamée en 1980, ne cesse de réduire la marge de manœuvre des petites et moyennes structures, annonçant un bouleversement dont nul ne sait très bien où il conduira.

Resumen

Las mutaciones del espacio editorial francés del siglo XVIII al siglo XX

El espacio editorial francés, en plena transformación desde 1980, hoy por hoy está dominado por dos grandes grupos: por un lado Matra-Hachette y por el otro Vivendi. Para comprender el sentido de esta evolución hay que remontarse a la publicación de la Encyclopédie a media-dos del siglo XVIII. En ese momento se perfila verdaderamente la figura de un nuevo actor, el editor moderno, aquél que a principios del siglo XIX dirigirá la cadena compuesta por todos los gremios que intervienen en la producción de un libro. Con la llegada de Louis Hachette a este universo, la época de los editores se convierte imperceptiblemente en la de las empresas editoriales estructuradas racionalmente, cuyo principio esencial consiste en definir una lógica de oferta de productos que sustituye a la de demanda social.

Después de 1855 se acercan los tiempos del consumo masivo. El sistema editorial se prepara para entrar en una nueva era multiplicando las colecciones de libros baratos, que alcanzan su primer apogeo en 1905, cuando de entrada se imprimen tiradas de 50000 ó 100000 ejemplares. La compañía Hachette, que en 1919 se transforma en sociedad anónima, abre el camino, aunque la primera fase de las grandes concentraciones que modifican el panorama de la edición francesa se produce solo

después de 1945. Durante la segunda fase, iniciada en 1980, continua reduciéndose el margen de maniobra de las pequeñas y medianas estructuras, signo de una profunda transformación de la que nadie sabe a ciencia cierta adónde conducirá.

Abstract

Change in the French publishing space between the 18th and 20th centuries

The French publishing space, which has been in the throes of change since 1980, is today dominated by two large conglomerates: Matra-Hachette and Vivendi. To understand the meaning of these evolutions, one must go back to the middle of the 18th century, and the publication of the Encyclopédie. It was at this moment that the figure of a new actor truly emerged : the modern publisher, who would become the leading figure of « book crafts » at the beginning of the 19th century. With the arrival of Louis Hachette on the scene, the time of the publisher was imperceptibly transformed into the time of the rationally structured publishing company, the basic principle of which was the definition of a logic of product supply which replaced that of social demand. After 1855, the time of mass consumption appeared close, and the publishing system readied itself to enter a new era by multiplying the collections of inexpensive books, which reached their first peak in 1905 with initial runs of 50,000 and 100,000 copies. In 1919, Hachette showed the way by becoming Hachette Ltd. But it was not until after 1945 that the first phase of concentration changed the landscape of French publishing. The second phase, which began in 1980, has ceaselessly reduced the small and medium-sized publishers' room for maneuver, announcing an upheaval the outcome of which is anyone's guess.

Jean-Yves Mollier

Les mutations de l'espace éditorial français du XVIII^e au XX^e siècle

Persée
BY:
creative commons

A la mort de Louis Hachette, fin juillet 1864, la librairie française a comblé son retard par rapport à ses deux grandes rivales, la librairie anglaise, la plus précocement structurée dans le cadre d'un espace national, et la librairie allemande, plus éclatée par ailleurs entre divers centres de production, Leipzig, Francfort, Berlin, Munich, Stuttgart, tandis que Londres était la capitale mondiale du livre dès la fin du XVIII^e siècle¹. La librairie belge, qui avait menacé un temps d'asphyxier sa voisine parisienne, a elle-même subi des revers majeurs à partir de 1845 et seule l'implantation sur les rives de la Seine d'une librairie internationale, dirigée par Albert Lacroix, l'éditeur des *Misérables* et du premier Zola, ainsi que la création d'une succursale de la maison Casterman de Tournai rappellent les splendeurs de la période précédente². L'Espagne, le Portugal et l'Italie, la Suisse à un autre degré, subissent directement l'influence française et l'Amérique du Sud, sans parler de la Grèce ou de la Turquie, voire de la Russie, est un débouché important pour la production française au point que ce sont des éditeurs venus de ce côté de l'Atlantique, qui ont jeté les bases d'un système d'impression et de distribution des textes au Brésil, suscitant même la naissance d'une littérature nationale³.

Exsangue en 1815, coupée du monde, étroitement surveillée par la police, la librairie française va demeurer encadrée administrativement jusqu'en septembre 1870, ce qui ne l'empêchera pas d'enregistrer les principaux chocs du marché et de s'adapter à la conjoncture

née de l'introduction du machinisme dans son univers. Dans un pays à faibles variations démographiques, dont l'empire colonial ne constituera jamais un débouché important pour l'imprimé, c'est la croissance intensive du lectorat et l'innovation permanente des grands libraires éditeurs qui fourniront le cadre naturel de l'expansion. La substitution de la logique de l'offre à celle de la demande a été l'élément majeur dans le processus de récupération des positions abandonnées et de reconquête des terrains laissés en friche. Nullement isolé dans l'histoire de l'édition française, ce coup de fouet donné à la profession renouait avec l'audace carnassière des derniers libraires de l'Ancien Régime contemporains de l'*Encyclopédie*⁴. Une grande figure moderne s'était alors imposée dans le paysage éditorial, celle de Charles-Joseph Panckoucke, sorte d'archétype ou de prototype de l'éditeur moderne, façon Michel Lévy, Louis Hachette ou Gaston Gallimard des siècles à

1 - Sur la librairie anglaise, on consultera les travaux de J. Raven, et particulièrement sa mise au point intitulée « Le commerce de librairie en gros à Londres au XVIII^e siècle », in *L'Europe et le livre* (sous la dir. de F. Barbier, S. Juratic et D. Varry), Paris, Klincksieck, 1996, p. 157-172, et sur la librairie allemande, F. Barbier, *L'Empire du livre*, Paris, Le Cerf, 1995.

2 - Sur ce point, voir J.-Y. Mollier, « É. Zola et le système éditorial français », in *Les Cahiers naturalistes*, n° 67, 1993, p. 245-262, et S. Bouffange, *Pro Deo et Patria, Casterman : librairie, imprimerie, édition (1776-1919)*, Genève, Droz, 1996.

3 - Voir encadré.

4 - Pour l'évolution générale du système, voir l'*Histoire de l'édition française* (sous la dir. de R. Chartier et H. J. Martin), Paris, Promodis, 1983-1986, 4 vol., et la postface du tome III dans la réédition chez Fayard de 1990.

venir⁵. Avec ce diffuseur hors pair de l'*Encyclopédie*, qui porte le total des collections réellement vendues en Europe à 24 000 ou 25 000⁶, l'heure n'est plus à la conception de produits répondant à une demande sociale, mais à la sollicitation permanente de la clientèle potentielle par le biais de la publicité, de la presse et du démarchage individuel.

Au-delà de la décennie révolutionnaire et de la période impériale, aux caractéristiques très spécifiques, c'est l'apparition de ce personnage clé, l'éditeur, qui joue le rôle moteur dans le changement lié à l'entrée du livre dans un nouveau régime typographique. La technique, qui n'avait pratiquement pas évolué de Gutenberg aux années 1800, modifie radicalement les conditions d'exercice de la profession à partir de 1830. La naissance de grosses unités de production exigeant l'immobilisation de capitaux considérables dans le domaine de la fabrication du papier et de la confection des volumes libère en retour un espace à peu près sans limites pour ce commerçant d'un type particulier, médiateur entre l'auteur et son public, qui, sans engager beaucoup d'argent, va peu à peu dominer toute la chaîne des métiers du livre et faire tomber sous sa dépendance la majorité des auteurs, y compris ceux issus des secteurs les moins marchands, tel Charles Baudelaire passé chez Michel Lévy Frères en 1863⁷. Le développement de l'instruction élémentaire après 1833, celui de la presse à partir de 1836, le goût pour l'illustration, qui démarre véritablement à grande échelle avec le roman à quatre sous de 1848 et s'épanouit avec les magazines des années 1855-1860 – le *Journal pour tous*, *La Semaine des enfants* et *Le Tour du monde* notamment⁸ – servent de soubassement à l'envol de l'édition française au milieu du XIX^e siècle. Toutefois, c'est l'innovation de produits, l'introduction sur le marché de collections dites « bibliothèques » ou de « journaux romans », qui, avec la baisse constante du prix d'appel qu'ils supposent, constituent les facteurs décisifs de la structuration du système éditorial sous sa forme moderne au tout début du second Empire.

Passé cette époque qui a engendré l'apparition de la première authentique maison d'édition dominée par l'application des principes de la rationalité économique et de la division du travail, le paysage éditorial évoluera peu jusqu'aux années 1945 et, surtout, 1980. De 1857 à 1940, on a simplement assisté à l'entrée dans cet espace solidement charpenté de *self-made men* aussi dynamiques que leurs prédécesseurs, Ernest Flammarion, Arthème II Fayard⁹, Bernard Grasset, Gaston Gallimard, puis Robert Denoël pour ne citer que les principaux et les plus signi-

ficatifs. Après la Seconde Guerre mondiale, Sven Nielsen, René Julliard et Robert Laffont s'ajouteront à ceux qui auront survécu, mais la formation d'une sorte d'« oligopole à franges »¹⁰ du côté de la maison Hachette, société anonyme depuis 1919, cotée en Bourse à partir de 1922, commencera à perturber sérieusement le système en multipliant les concentrations d'entreprises de livres. Avec le rachat du groupe Hachette, en 1980, par Jean-Luc Lagardère et l'organisation d'un monstre bicéphale en 1988, le Groupe de la Cité, appuyé sur la Générale occidentale d'un côté, la CEP-Communication, filiale de Havas de l'autre, on entre dans un tout autre univers où le duopole actuel Hachette-Vivendi se prépare à affronter les batailles de la troisième révolution du livre¹¹ et renvoie tous les autres éditeurs dans les marges d'un champ où deux géants s'approprient 60 à 65 % du marché et digèrent à vitesse accélérée bon nombre de ceux qui espéraient demeurer indépendants, des Éditions Masson-Klincksieck-Armand Colin aux maisons Hatier et Calmann-Lévy, toutes reprises récemment par Havas Publications Édition et les filiales qui lui appartiennent ou Hachette-Livre.

LE CHOC DE L'ENCYCLOPÉDIE

Si le système technique est encore inchangé en 1750, complètement dépendant du singe et de l'ours, du compositeur et du pressier peints par Balzac dans les *Illusions perdues*, la mise en chantier d'une énorme série de volumes destinée à offrir un panorama des connaissances aux lecteurs cultivés du temps perturbe

5 - S. Tucoc-Chala, *Charles-Joseph Panckoucke et la librairie française, 1736-1758*, Pau-Paris, Marrimpouey Jeune-Jean Touzot, 1977.

6 - R. Darnton, *L'Aventure de l'Encyclopédie*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1981, traduction française.

7 - Voir P. Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992, et J.-Y. Mollier, « Baudelaire et les frères Lévy : auteur et éditeur », in *Études baudelairiennes* XII, Neuchâtel, La Baconnière, 1987, p. 131-225.

8 - J.-Y. Mollier, *Louis Hachette (1800-1864). Le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

9 - Le fils du premier Arthème Fayard se lance véritablement dans l'édition populaire au début du XX^e siècle. Voir S. Grandjean-Hoog, *L'Évolution de la librairie Arthème Fayard (1857-1936)*, thèse de doctorat d'histoire (sous la dir. de J.-Y. Mollier), université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, 1996.

10 - B. Reynaud-Cressent, *L'Évolution de la structure de la branche d'édition de livres en France*, doctorat de sciences économiques, Paris-I, 1982.

11 - Voir « Les trois révolutions de l'imprimerie ». Actes du colloque de Lyon de novembre 1998, à paraître chez Klincksieck.

La librairie française dans la péninsule Ibérique et au Brésil au XIX^e siècle

En Espagne comme au Portugal, l'implantation d'un réseau national de libraires, puis d'éditeurs est largement tributaire de la présence, dès le XVIII^e siècle, de colporteurs alpins qui approvisionnèrent le marché local en imprimés avant de s'installer à demeure dans ces contrées¹. Au-delà des Pyrénées, la Libreria europea de Madrid, fondée par Philippe Denné dans les années 1830, puis la Libreria extrangera, cientifica y litteraria, de Carlos Bailly-Baillièrre, neveu du Parisien Jean-Baptiste Baillièrre, sont les plus connues². Elles ne doivent pas masquer l'exceptionnelle réussite de leurs émules au Portugal et l'origine commune des libraires ibériques, issus des marchands ambulants en provenance du Briançonnais avant 1789 : toutefois, c'est après 1820 que les libraires Rolland, Aillaud et Villeneuve franchissent l'Atlantique pour s'installer définitivement au Brésil. Ils y seront rejoints par les familles Bossange, Didot et Garnier dont l'un des frères, Benjamin Louis, présent dès 1844, sera le véritable inventeur de la littérature nationale. C'est lui en effet, qui, le premier, décidera de rémunérer les écrivains lusophones qui, jusque-là, publiaient pour leur propre compte les œuvres qu'ils destinaient à leurs familiers³. Propriétaire de la plus grosse structure d'édition de Rio de Janeiro, il sera véritablement l'archétype de l'éditeur brésilien moderne et il illustre, de façon exemplaire, le dynamisme de l'édition française dans le monde au XIX^e siècle.

1 - Voir L. Fontaine, *Histoire du colportage en Europe - xv^e-xix^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.

2 - J.-F. Botrel, « Les libraires français en Espagne (1840-1920) », *Histoire du livre et de l'édition dans les pays ibériques. La dépendance*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1986.

3 - C. N. Lopes, *Les Relations éditoriales entre le Brésil et le Portugal : la place du livre et de l'édition dans le processus de la colonisation et de la décolonisation culturelles, 1889-1989*, thèse de doctorat d'histoire, sous la dir. de Jean Piel, université Paris-VII, 1998.

la librairie traditionnelle. Déjà concentrée sur les rives de la Seine, ce qui a entraîné le déclin progressif des grandes métropoles régionales du livre, Lyon, Lille, Rouen, Caen, Limoges ou Strasbourg, cette profession à fortes tendances malthusiennes et endogames subit de plein fouet l'arrivée en son sein d'éléments prêts à tout pour réussir. Le second diffuseur de l'*Encyclopédie*, Pancoucke, ne s'est pas contenté comme le premier, Le Breton, de s'enrichir et de vivre de ses rentes. Innovateur et entrepreneur de tempérament, il bouscule les habitudes, cherche à précéder la demande en déclinant l'œuvre phare du temps sous les formats les plus divers – in-octavo après l'in-quarto et l'in-folio des débuts – et crée ainsi les bases d'un lectorat plus étendu, dépassant les limites anciennes du marché du livre à prix élevés¹². Disposant de capitaux venus des Pays-Bas, faisant imprimer l'*Encyclopédie* en Suisse, il inonde le continent européen, s'approprie tous les titres de périodiques disponibles pour assurer la publicité de son entreprise, s'assure la collaboration de dizaines d'auteurs qu'il réunit dans son hôtel particulier parisien et

se transforme insensiblement en un « ministre officieux de l'Information »¹³.

Lorsqu'il décide de faire rédiger une *Encyclopédie méthodique et par ordre de matières*, il se mue véritablement en éditeur moderne avant la lettre. La Chambre syndicale de la librairie ne peut rien faire pour l'empêcher d'aller de l'avant et la police de Louis XVI doit elle-même fermer les yeux sur les atteintes à la législation en place. Ainsi craquent, sous l'effet conjugué des écrits des philosophes des Lumières, de la naissance d'une opinion publique avide d'information¹⁴ et de l'introduction dans l'univers du livre de négociants d'un type inconnu auparavant, les carcans que la monarchie absolutiste lui avait imposés. Le quartier de l'Université voit une partie de sa clientèle lui échapper, le Palais-

12 - R. Darnton, *op. cit.*, et J.-Y. Mollier, *L'Argent et les lettres. Histoire du capitalisme d'édition. 1880-1920*, Paris, Fayard, 1988, chap. I.

13 - S. Tucoo-Chala, *op. cit.*, p. 211.

14 - A. Farge, *Dire et mal dire. L'opinion publique au xviii^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1992.

Royal, sur la rive droite, attirant les amateurs de nouveautés – le roman et le récit de voyage au détriment du livre religieux – et les marchands négociants de l'Ancien Régime voient s'établir auprès d'eux des libraires sans attaches avec la corporation, qui menacent son équilibre interne¹⁵. La Révolution française libérera totalement leur dynamisme, multipliant dans un premier temps le nombre d'imprimeurs et de libraires parisiens, mais la législation répressive mise en place en 1793, puis sous le Directoire, le Consulat et l'Empire freinera le processus de modernisation observable en Angleterre. Il demeura de cette époque l'émergence de cette figure inconnue qu'est l'éditeur et, là encore, Balzac lui accordera toute son importance en faisant de Camille Ladvocat, prince des libraires du Palais-Royal, le Dauriat des *Illusions perdues*, ce personnage tout-puissant auquel, chaque matin, viennent faire la cour les papetiers, les imprimeurs, les commissionnaires – nos grossistes – et les auteurs, désormais dépendants du bon vouloir du nouveau « baron de la féodalité industrielle »¹⁶, l'éditeur.

Du point de vue du champ littéraire ou de sa pré-histoire¹⁷, les mutations intervenues avant la signature du décret du 5 février 1810 doivent être soulignées. La Convention reconnaîtra certes les droits du « génie » et la propriété intellectuelle comme la plus admirable des créations de l'esprit humain, mais « le sacre de l'écrivain », pour parler comme Paul Bénichou¹⁸, masque la difficile condition d'auteur dans la France de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle. Robert Darnton a voulu considérer les « Rousseau du ruisseau »¹⁹ comme les artisans majeurs du choc prérévolutionnaire. Se situant dans un courant historiographique ouvert par l'abbé Barruel en 1798 et continué par Daniel Mornet en 1933²⁰, il n'a guère accordé d'attention au fait crucial de cette époque, le changement insensible de statut de l'homme de lettres. Si Voltaire, richissime seigneur de Ferney, pouvait abandonner la diffusion de ses manuscrits au libraire qui en sollicitait ou non le privilège royal, la plupart des membres de la république des lettres égalitariste²¹ qui succédait à celle du XVII^e siècle étaient dépourvus de fortune, incapables de trouver des mécènes ou de s'introduire dans le système du clientélisme alors déliquescents et ils n'avaient d'autre solution que de mettre leur plume au service des libraires-éditeurs les plus entreprenants. Ainsi s'était constituée l'écurie de Charles Joseph Pancoucke; toutefois, les écrivains romantiques, Lamartine, Hugo, Vigny, auront tendance à mystifier, sous la Restauration, les liens de dépendance, qui asservissent

l'auteur à son marchand. Les débuts de Balzac et de George Sand en littérature attestent cette dérive qui modifie de fond en comble le régime de la librairie en France.

LE SIÈCLE DES ÉDITEURS

Le tome III de l'*Histoire de l'édition française* a inscrit cette époque sous le triple parrainage de Louis Hachette, Pierre-Jules Hetzel et Pierre Larousse²². Les figures emblématiques de l'édition demeurent les plus connues et les plus représentatives d'une période qui voit le manuel scolaire s'imposer à tous les Français, le livre pour la jeunesse et le dictionnaire devenir le pain quotidien des nouveaux lecteurs. Toutefois, le statut de ces trois personnages n'est pas identique, le premier étant seul parvenu à transmettre à ses héritiers une entreprise d'édition digne de ce nom. Le deuxième ne fut jamais un gestionnaire avisé et sa librairie fut absorbée, en 1914, par la société Hachette tandis que le troisième dut à l'acharnement de sa veuve et de son neveu de ne pas disparaître de la scène en tant qu'éditeur²³. Tous trois furent contemporains de l'irruption dans leur domaine des changements techniques qui aboutirent à une deuxième révolution du livre. Avec la machine à fabriquer le papier en continu, la presse à vapeur, la stéréotypie et la lithographie, introduites entre 1830 et 1840, puis la rotative des années 1860 et la monotype et

15 - S. Juratic, « Le commerce du livre à Paris à la veille de la Révolution », in *Le Commerce de la librairie en France au XIX^e siècle. 1789-1914* (sous la dir. de J.-Y. Mollier), Paris, IMEC Éditions-Éditions de la MSH, 1997, p. 19-26.

16 - H. J. Martin, *op. cit.*, t. III, p. 196, et *Les Français peints par eux-mêmes*, Curmer, 1838-1842, 9 vol.

17 - A. Viala, *Naissance de l'écrivain*, Paris, Éditions de Minuit, 1985, et P. Bourdieu, *op. cit.*

18 - P. Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain*, Paris, José Corti, 1985.

19 - R. Darnton, *Bobème littéraire et Révolution. Le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Hautes Études-Gallimard-Le Seuil, 1983.

20 - Abbé Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 1798, et D. Mornet, *Les Origines intellectuelles de la Révolution française*, Paris, 1933.

21 - D. Roche, *Les Républicains des lettres*, Paris, Fayard, 1988.

22 - *Histoire de l'édition française*, *op. cit.*, t. III, introduction.

23 - Sur ce point, voir J.-Y. Mollier, *L'Argent et les lettres...*, *op. cit.*, J.-Y. Mollier et P. Ory, *Pierre Larousse et son temps*, Paris, Larousse, 1995, et J.-Y. Mollier, *Louis Hachette (1800-1864). Le fondateur d'un empire*, *op. cit.* Il est, à nos yeux, totalement erroné de mettre sur le même pied un éditeur authentique, un libraire-éditeur pour la jeunesse doublé d'un écrivain moraliste et un auteur d'une encyclopédie remarquable, le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, publié de 1863 à 1875.

la linotype de la décennie 1880, le monde des imprimeurs se transforme complètement. Les usines Mame à Tours, Firmin Didot au Mesnil-sur-l'Estrée, Berger-Levrault à Strasbourg, Lefort à Lille, Claye, Chaix, Lahure, Paul Dupont à Paris, pour ne citer que les plus grosses, n'ont plus que peu de rapport avec les ateliers d'autrefois, même si ceux-ci perdureront jusque dans les années 1930. Une autre logique, industrielle, s'est substituée à la logique artisanale et la rationalité économique, la division du travail, la recherche de l'optimisation du capital investi ont remplacé les anciennes règles qui régissaient la vie des petites structures de fabrication du livre.

À la différence de l'Angleterre cependant, le marché ne s'est pas ouvert totalement à la concurrence. Le décret napoléonien du 5 février 1810, en vigueur malgré quelques modifications de détail jusqu'au 10 septembre 1870, a en effet limité de façon drastique le nombre des imprimeurs à quatre-vingts à Paris et à deux ou trois dans la plupart des départements. Celui des libraires-éditeurs n'a jamais été fixé de façon aussi impérative, mais leur croissance fut contenue avant le début de la troisième République, favorisant ainsi la formation d'empires spécialisés par secteurs du marché²⁴. Une régulation interne du système en découla, rejetant à la périphérie les éditeurs républicains et socialistes et réduisant les possibilités de faire lire des œuvres contestataires ou subversives²⁵. L'obligation de prêter serment d'obéissance et de fidélité au souverain et à la Constitution devant le tribunal de l'arrondissement n'empêcha pas Laurent-Antoine Pagnerre, plus tard Maurice Lachâtre, d'accorder leur concours à la promotion d'ouvrages hétérodoxes ; ils n'eurent cependant que peu d'imitateurs et une certaine uniformisation de la pensée fut la conséquence principale de cette législation typiquement française. L'autre résultante de cette surveillance policière ou de cet encadrement administratif fut le maintien, jusqu'en 1860, d'un colportage rural à l'ancienne, puisque le réseau naturel de librairies de détail était insuffisant et défaillant face à la croissance des nouvelles couches de lecteurs²⁶.

Dans la France des années 1830-1840, les éditeurs héritiers de puissantes dynasties, Ernest Panckoucke, Ambroise et Hyacinthe Firmin Didot, Édouard Dentu, cèdent peu à peu la place à de nouveaux venus, plus dynamiques, plus entreprenants, qui s'installent très tôt sur ce qu'on appellera plus tard un « segment de part de marché ». Une sorte de *gentlemen agreement* leur interdit de tenter des incursions dans le domaine de leurs voisins, ce qui facilite leur agressivité dans le secteur où

ils ont choisi de s'investir. Dès 1836, avec la propriété du titre de « Libraire de l'Université royale de France », Louis Hachette domine incontestablement le marché du livre scolaire et universitaire avec des collections qui s'échelonnent de l'enseignement pré-élémentaire à celui des facultés, et il a repoussé dans les marges de cet univers les marchands du quartier des Écoles qui se le partageaient avant 1789, les Delalain, Renouard et autres Maire-Nyon. Un phénomène similaire a permis à Désiré Dalloz et à Jean-Baptiste Sirey de s'emparer du marché du livre juridique, en plein renouvellement dans un pays qui a connu la succession de cinq ou six régimes entre 1789 et 1830. Dans le monde du livre scientifique où le sous-champ de l'imprimé médical explose, ce sont les libraires Jean-Baptiste Baillière et Victor Masson qui occupent le haut du pavé, tandis que des éditeurs venus d'Allemagne monopolisent l'édition musicale et que l'imprimé dramatique sert de socle à la maison Michel Lévy Frères, ancêtre de la librairie Calmann-Lévy²⁷. Une tendance à monopoliser la production des livres se dessine ici, mais elle ne parvient jamais à s'imposer complètement, de même que dans la chaîne des métiers du livre, le mouvement d'autonomisation des professions s'interrompt en chemin, les Firmin Didot, Paul Dupont, Lahure ou Mame demeurant des éditeurs tout en concentrant l'essentiel de leurs efforts sur la direction de leurs usines.

Le personnage central de ce secteur de l'économie, qui représente encore 10 % de la création des richesses à Paris sous le second Empire, c'est indéniablement l'éditeur. Au centre de ce champ de forces concurrentes, il domine l'amont et l'aval de la production des volumes. Aux grosses papeteries organisées précocement en sociétés anonymes²⁸, il commande la matière première qu'il fera livrer aux fabriques qui composent les ouvrages. Élément indispensable au maintien de l'activité au stade de la fabrication, il obtient de ce fait

24 - M.-C. Boscq, « L'implantation des libraires à Paris (1815-1848) », in *Le Commerce de la librairie en France au XIX^e siècle. 1789-1914*, op. cit., p. 27-55.

25 - J.-Y. Mollier, « Édition et politique, XIX^e-XX^e siècle », in *Axes et méthodes de l'histoire politique* (sous la dir. de S. Berstein et P. Milza), Paris, PUF, 1998, p. 433-445.

26 - M. Lyons, *Le Triomphe du livre*, Paris, Promodis, 1987, et J.-Y. Mollier (sous la dir. de), *Le Commerce de la librairie en France au XIX^e siècle. 1789-1914*, op. cit.

27 - J.-Y. Mollier, *L'Argent et les lettres...*, op. cit., et Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne (1836-1891), Paris, Calmann-Lévy, 1984.

28 - L. André, *Machines à papier : innovation et transformation de l'industrie papetière en France - 1798-1860*, Paris, EHESS, 1997.

de gros rabais en période de crise et règle ses achats en billets à ordre, qui peuvent retarder l'échéance jusqu'à 6, 9, 12, 15 ou 18 mois quand la récession apparaît à l'horizon. Les livres imprimés et brochés ou reliés – ce qui lui permet également de faire travailler ses ateliers ou usines de finition – sont ensuite répartis chez les commissionnaires ou les détaillants grâce au travail des voyageurs de commerce, apparus vers 1820, et, autour de 1860, des courtiers spécialisés dans la vente à tempérament, le crédit ou la vente par correspondance d'aujourd'hui²⁹. Certes, le système du cabinet de lecture limite, avant 1840, la hausse des tirages et favorise l'attaque du marché français par la contrefaçon belge, italienne ou germanique³⁰, mais l'éditeur a su intégrer à sa stratégie de développement la publicité, par affichage sur les murs ou dans les vitrines, le démarchage de la clientèle par la multiplication des catalogues et des prospectus et il a œuvré pour faire naître un bulletin corporatif, le *Feuilleton commercial* de la *Bibliographie de la France*, le *Journal de l'imprimerie et de la librairie* rédigé à partir du dépôt légal.

Par rapport au champ littéraire encore embryonnaire, mais en expansion constante depuis la fin du XVIII^e siècle, le libraire-éditeur occupe une position privilégiée. L'auteur ne peut guère survivre par son travail solitaire et son œuvre doit s'intégrer à une série bien identifiée si elle veut rencontrer son public. « Tu n'es pas l'auteur d'un roman plus ou moins ingénieux, tu seras une collection ! »³¹, suggérait Lousteau à Lucien de Rubempré, l'introduisant ainsi au cœur des mutations qui assurent au maître de cet espace la formidable puissance qui est la sienne désormais. Avec Gervais Charpentier en 1838, l'heure de la reconquête du marché national et des marchés périphériques a sonné et la « bibliothèque Charpentier » est l'instrument idéal de cette offensive³². Le prix du livre se réduit au quart de ce qu'il était à l'époque du cabinet de lecture, puisque Charpentier commercialise à 3,50 F, sous un petit format in-dix-huit, l'équivalent de deux volumes in-octavo à 7,50 F et Michel Lévy, en 1846, propose les *Œuvres complètes* d'Alexandre Dumas père à 2 F le volume, ouvrant la voie au livre de poche du XIX^e siècle vendu 1 F dès 1853-1854. En quinze ans, le livre français aura vu son prix divisé par quinze, ce qui ne s'était jamais produit de cette façon avant cette époque. L'écrivain a subi l'effet de ces changements qui l'inquiètent et il appartient désormais corps et âme à une écurie, vendant à son éditeur la totalité de ses œuvres à naître dans les cinq ou dix ans, ce qui est une autre révolution. La pluri-édition, qui permettait à un homme de

lettres de mettre en concurrence ses marchands et de conserver sa propriété littéraire au-delà du court espace de temps où il la confiait à l'intermédiaire, a cédé la place à la mono-édition qui renforce la position de l'éditeur, souverain incontesté de ce secteur de la production.

L'IRRUPTION DE L'ENTREPRISE ÉDITORIALE APRÈS 1850

Tout semble s'accélérer très vite dans les années qui voient l'instauration définitive du suffrage universel masculin en France, sans d'ailleurs que les changements politiques jouent le moindre rôle dans ces processus. Au retour de l'Exposition universelle de Londres, à l'été 1851, Louis Hachette, simple éditeur scolaire et universitaire depuis vingt-cinq ans, décide d'introduire dans son pays une innovation qu'il a observée avec le plus grand intérêt en Angleterre. À l'imitation de William Henry Smith et de son fils³³, il se lance dans la création *ex nihilo* d'un deuxième réseau de distribution des imprimés sur tout le territoire national. Grâce à la signature de contrats passés avec les compagnies ferroviaires, il dispose, début 1853, d'un monopole complet sur le marché des kiosques ou des bibliothèques de gare comme on les désigne généralement³⁴. Jusqu'à la fin de l'année 1859, il refusera obstinément de vendre dans ses boutiques spécialisées dans le livre de grande diffusion les volumes sortis des presses de ses concurrents. Obligé d'en passer par là en 1860 pour ne pas risquer l'éclatement de son empire, il s'y résout après avoir acquis des positions telles dans l'édition de littérature générale que ses confrères retireront peu d'avantages de leur présence dans les halls de gare. La base matérielle des actuels « Relais H » était ainsi bien cimentée et, malgré quelques tentatives esquissées par Flam-

29 - J.-Y. Mollier, *L'Argent et les lettres...*, *op. cit.*

30 - F. Parent, *Lire à Paris au temps de Balzac*, Paris, EHESS, 1981 et J.-Y. Mollier, « L'édition littéraire en Europe avant 1850. Balzac et la propriété littéraire internationale », in *L'Année balzacienne*, 1992, p. 157-173.

31 - H. de Balzac, *Illusions perdues, La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1952, t. IV, p. 826.

32 - I. Olivero, *L'invention de la collection au XIX^e siècle. Le cas de la « Bibliothèque Charpentier » (1838) et celui de la « Bibliothèque nationale » (1863)*, thèse de doctorat d'histoire (sous la dir. de R. Chartier), EHESS, 1994, à paraître en 1999.

33 - C. Wilson, *First with the News. The History of W.-H. Smith. 1792-1992*, Londres, Jonathan Cape, 1985.

34 - J.-Y. Mollier, *Louis Hachette (1800-1864)...*, *op. cit.*

marion et Fasquelle autour de 1900³⁵, aucune force ne parviendra à démanteler, ou à fragiliser ce fief en passe de fêter prochainement son cent cinquantième anniversaire.

Si l'on replace les origines de ce dynamique outil de distribution dans son contexte, on saisit mieux les raisons qui poussèrent l'ex-normalien devenu le patron d'une solide affaire de livres scolaires et universitaires à s'introduire dans la chasse gardée des Frères Lévy et de leurs homologues, l'édition de romans, de guides de voyage et d'œuvres fictionnelles en tout genre. C'est essentiellement parce qu'il lui fallait alimenter au meilleur prix ses boutiques à lire que Louis Hachette a conçu sa « Bibliothèque des chemins de fer », dont la locomotive emblématique irritait fortement Gustave Flaubert pour qui c'était le comble du mauvais goût et de la vénalité érigée en paradigme prétendument culturel³⁶. Divisée rapidement en collections bien ciblées dont celle des Guides Joanne, ancêtre des « Guides bleus » et celle où entra la comtesse de Ségur, la « Bibliothèque rose », la série matricielle se tailla en quelques années un marché immense qui proliféra dans le circuit de la librairie proprement dite où elle prospéra aux dépens de la « Bibliothèque Charpentier », de la collection « Michel Lévy » et de toutes leurs rivales. Cette réussite exceptionnelle renforça la puissance de la société Louis Hachette et Cie, mais elle fit surtout pénétrer dans le domaine de la littérature générale et, par contrecoup, dans le champ littéraire, une nouvelle logique économique qui devait en modifier radicalement l'équilibre interne.

Un exemple célèbre, et en général mal interprété, permet d'illustrer ce phénomène. Lorsque Gustave Flaubert vendit, à forfait, la propriété littéraire définitive du manuscrit de *Madame Bovary* à Michel Lévy, il reçut une somme de 800 F et, un peu plus tard, une prime de 500 F. Le premier chiffre paraît dérisoire, eu égard à la fortune du roman et aux bénéfices qu'elle assura à son propriétaire. Elle trouve pourtant sa pleine signification si l'on veut bien admettre qu'un prix d'équilibre du livre bon marché venait d'être fixé par Louis Hachette, autour de 1852-1853, et qu'il était de 400 F pour un volume de la « Bibliothèque des chemins de fer ». Quand Michel Lévy conçut, en octobre 1855, le plan de sa collection personnelle, il accepta immédiatement cet étalon de la modernité industrielle et, s'il offrit 800 F à Gustave Flaubert en 1857, c'est uniquement parce que le premier essai achevé du grand écrivain était trop épais pour être contenu dans un seul volume et nécessitait l'impression de deux tomes³⁷. L'éditeur français

du début du second Empire se voyait contraint d'adopter des critères de gestion de son entreprise, qui mettaient fin à toute improvisation, tournaient résolument le dos au romantisme et à l'idéalisme et amenaient à considérer le produit de l'imagination humaine comme un vulgaire artefact commercial. Les poètes pourraient bientôt s'en désoler et s'indigner que les auteurs fussent vendus avec les meubles et les murs d'une maison d'édition lors de l'absorption de la Librairie nouvelle par les Éditions Michel Lévy Frères en 1862³⁸, mais les temps de l'amateurisme en matière de négociation de la propriété littéraire et de domination de l'espace éditorial par les gens de lettres avaient disparu et cédé la place à un univers où « les eaux glacées du calcul égoïste » venaient submerger les rapports humains et les ramener à une froide négociation où le « doit » et « l'avoir » devaient s'équilibrer dans les registres de comptabilité en partie double.

Bien entendu, ce mouvement de fond, ce *trend* séculaire, n'était pas encore perçu ni analysé comme tel, si ce n'est par des observateurs atrabilaires et sans illusions tels que les frères Goncourt. Les hommes de lettres, choyés par leurs éditeurs moins bien nantis que les chefs de file de la profession, avaient tendance à rejeter dans le domaine de la passion et du vice les motivations de Louis Hachette et de Michel Lévy. Elles étaient pourtant plus prosaïques qu'il n'y paraît et ni l'un ni l'autre ne souhaitait particulièrement porter atteinte au statut des écrivains. Chefs d'entreprise comparables à Eugène Schneider et à Aristide Boucicaut, ils étaient soumis au calcul de la rentabilité immédiate et les exigences d'une collection standardisée, diffusée à 5 000 ou 6 000 exemplaires dès le premier tirage, imposaient une analyse rigoureuse des coûts et des prix de revient. Poussant plus loin encore leur raisonnement, ils avaient compris que la logique de la demande sociale devait s'effacer devant celle de l'offre et la commande éditoriale, se substituer progressivement à la présentation par l'auteur de l'œuvre lentement mûrie en dehors de la sphère marchande³⁹. Louis Hachette s'était laissé gagner à cette novation radicale lorsqu'il avait voulu envahir le marché du manuel scolaire de grande diffusion et il l'avait transférée sans difficultés

35 - É. Parinet, « Les bibliothèques de gares, un nouveau réseau pour le livre », in *Romantisme*, n° 80, 1993, p. 97-106.

36 - J.-Y. Mollier, *Louis Hachette (1800-1864)...op. cit.*

37 - J.-Y. Mollier, *Louis Hachette (1800-1864)...op. cit.*

38 - J.-Y. Mollier, *Michel et Calmann Lévy ... op. cit.*

39 - J.-Y. Mollier, *Louis Hachette... op. cit.*

dans celui de la littérature générale quand il l'avait abordé en 1852. Les concurrents les plus directs n'avaient désormais d'autre choix que de suivre la voie qu'il avait ouverte ou de se résigner à le voir dominer superbement la situation. La littérature industrielle n'était nullement à l'endroit où Sainte-Beuve croyait l'avoir aperçue en 1839⁴⁰, c'est-à-dire dans le domaine du roman-feuilleton. Elle était, au contraire, intimement lovée à l'intérieur même de l'écosystème de la librairie, désormais structuré pour de longues années selon des règles draconiennes.

Née sur la rive gauche de la Seine, au cœur du quartier Latin, entre les actuels boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, la grande entreprise moderne en matière d'édition se caractérise, dès 1855-1856, par la rigidité de son organisation interne. À la tête de l'édifice, on ne trouve plus un homme, mais un groupe, le futur conseil d'administration, encore réduit à trois, quatre, puis cinq gérants associés. Autour d'eux, servant d'écran entre l'auteur et l'éditeur, des directeurs littéraires ou des responsables de collection ont été recrutés et leur département strictement délimité, comme leurs compétences et leur marge d'initiative. Victor Duruy a été le premier en 1848, et il fut bientôt suivi par Adolphe Joanne, Adolphe Régnier et Paul Lorain, tous en place au milieu du second Empire et autorisés à revoir les manuscrits de leurs auteurs, à les modifier à leur gré et, surtout, à passer des commandes strictement formulées et à guider ainsi la main des écrivains qui entreraient dans leurs séries, l'*Histoire universelle* pour le premier, les guides de voyage pour le deuxième, les domaines germanique et britannique pour les derniers⁴¹.

À côté de ces directeurs littéraires prestigieux, bien dotés en capital culturel, des chefs de service compétents avaient la charge d'inculquer les principes de la rationalité économique à leurs subordonnés. Chez Hachette, ils étaient plus d'une dizaine et le responsable du personnel était l'un des plus redoutés. Pour lutter contre la paresse, l'alcoolisme et l'insubordination, défauts majeurs à cette époque, une surveillance étroite était effectuée, du lundi matin au dimanche midi et chaque individu qui entrait dans cette entreprise faisait l'objet d'une enquête minutieuse, base du dossier qui le suivrait pendant toute sa carrière. Michel et Calmann Lévy enviaient les performances de leurs concurrents en matière de gestion du personnel. Toutefois la taille de leur librairie ne justifiait pas encore l'observation de mesures aussi rigoureuses. Lorsque les maisons Delagrave et Armand Colin auront atteint des dimensions comparables à celles de la société Louis Hachette et Cie,

mais avec vingt ans de retard, elles emprunteront la même direction et l'on assistera, dans les années 1880, à la généralisation de cloisonnement des maisons d'édition en départements bien distincts, confiés à des cadres administratifs, souvent juristes de formation, et à des intellectuels attirés par la perspective de diriger un secteur de la vie littéraire et l'illusion d'être devenus d'authentiques éditeurs. En fait, les seigneurs des années 1830-1840 avaient conservé les attributs de leur puissance et les Ernest Flammarion ou Arthème II Fayard de la fin du siècle n'entendaient rien céder de leur pouvoir.

Fin connaisseurs l'un et l'autre des habitudes des consommateurs, ils firent fortune grâce à leur art de la commercialisation du livre plutôt que par leur capacité à dénicher de nouveaux talents. Le premier avait été marchand de tissu, dans la rue, à ses débuts, et il multiplia les succursales de sa librairie de l'Odéon avant de promouvoir ses collections où n'entraient que des valeurs sûres, Zola pour les livraisons illustrées, Daudet pour la « Collection des auteurs célèbres »⁴². Quant à Arthème Fayard, l'homme qui, en 1904-1905, fait accomplir un pas supplémentaire à la baisse séculaire du prix du livre et à la hausse continue des tirages, il se lance dans la promotion du livre à 13 sous – 0,65 F – ou à 19 sous – 0,95 F – pour les volumes joliment illustrés, mais il accompagne ce nouveau défi d'une augmentation vertigineuse du nombre de volumes mis en vente, puisque dans la « Modern Bibliothèque » comme dans la série parallèle, « le livre populaire », il fixe les tirages initiaux à 50 000 ou 60 000 exemplaires, parfois davantage⁴³. C'est donc lui, et non Bernard Grasset qui s'en flattera vingt ans plus tard, qui fait entrer l'édition française dans « l'ère des cent mille », avec tout ce que cela suppose de publicité, de campagnes commerciales, de foire aux affaires et de prix littéraires pour orchestrer ces offensives. Il n'était plus question pour ces deux éditeurs vedettes devenus des grands professionnels de la distribution de perdre leur temps à tenter de dénicher les écrivains de demain, tâche qu'ils abandonnaient aux jeunes débutants, quitte à leur arracher leurs nouvelles étoiles dès qu'elles auraient trouvé une place dans le firmament des lettres.

40 - C. A. Sainte-Beuve, « De la littérature industrielle », in *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1839.

41 - J.-Y. Mollier, *Louis Hachette (1800-1864)...*, *op. cit.*

42 - É. Parinet, *La Librairie Flammarion (1875-1914)*, Paris, IMEC Éditions, 1992.

43 - S. Grandjean-Hoog, *L'Évolution de la librairie Fayard*, *op. cit.*

Ainsi assiste-t-on, paradoxalement, à une réelle ouverture de l'espace éditorial à la fin du siècle, non par incapacité des plus puissants à se renouveler, comme on l'a parfois écrit, mais par division des fonctions entre un pôle commercial très bien organisé et un pôle innovateur assurant les fonctions autrefois remplies par les précédentes. Dans les grosses maisons, Hachette, Calmann-Lévy, Flammarion, Fayard, Plon, des comités de lecture et des lecteurs appointés, professionnalisés, sont apparus dès 1870-1880, tandis que du côté des avant-gardes impatientes, trois revues allaient se doter d'une structure d'édition. *La Revue blanche*, en 1887, le *Mercure de France*, en 1890, et *La Nouvelle Revue française*, en 1909, jetaient les bases d'une contestation de l'ordre établi dans l'édition ; cependant, seule la dernière y parviendra durablement, et encore, au prix de l'abandon de son secteur marchand, le Comptoir d'éditions, à son gérant, Gaston Gallimard, qui le transformera en une véritable maison d'édition en 1919⁴⁴. Bernard Grasset avait choisi un autre modèle de développement : assurer le recrutement d'écrivains authentiques en les faisant rémunérer par la vanité de ceux à qui il demandait de financer leurs publications⁴⁵. La librairie spéciale, qui avait permis l'ascension d'Alphonse Lemerre et de Léon Vanier⁴⁶ et se nourrit du compte d'auteur, retrouvait ses droits, tout en cachant soigneusement au public ses pratiques fort peu appréciées des lecteurs et encore moins de la clientèle des bonnes librairies.

LES BOULEVERSEMENTS DU SECOND XX^e SIÈCLE

De 1919 à 1945, il se produit peu de changements significatifs dans le monde de l'édition, même si l'apparition de l'inflation perturbe violemment les politiques de prix du livre. Une mutation lourde de conséquences ultérieures s'est produite au sortir de la Grande Guerre, l'adoption par la société en nom collectif Louis Hachette et Cie des statuts de la société anonyme. Imitant les grosses imprimeries, Chaix qui s'associe avec la Société générale en 1881 ou Paul Dupont, elle s'entend avec la Banque de Paris et des Pays-Bas, qui entre dans son conseil d'administration en 1920 et, deux ans plus tard, elle fait son apparition à la Bourse de Paris. La Jurisprudence Dalloz, devenue SA en 1911, l'avait précédée dans cette voie, mais, dans l'un et l'autre cas, ces adaptations aux lois de l'économie moderne demeurent partielles puisque les familles Hachette et Dalloz conservent jalousement la majorité des actions de leur

entreprise. Atypiques toutefois dans leur milieu par leur gigantisme et leur puissance financière, elles ne sont pas suivies par les autres dynasties formées dans leur univers, qui préfèrent, telles les maisons Larousse et Plon, utiliser la législation votée en 1925 et se transformer en simples SARL pour ne pas risquer la dilution de leur pouvoir dans un conseil ouvert sur l'extérieur. Outre cette nouveauté, on voit apparaître dans le paysage parisien un météore, Robert Denoël. Toutefois, sa disparition tragique en 1945 mettra fin à une expérience qui avait montré l'importance désormais majeure des prix littéraires dans la percée des maisons d'édition⁴⁷. Largement dominé par la puissance de Gaston Gallimard et de Bernard Grasset, qui occupaient les places autrefois dévolues à Michel Lévy et à Gervais, puis à Georges Charpentier ou à Eugène Fasquelle, le monde de l'édition n'avait pas subi de révolution interne à la veille du second conflit mondial.

Au sortir de cette guerre, les ambitions des éditeurs courageux, Pierre de Lescure et Vercors chez Minuit, ou Edmond Charlot et Max-Pol Fouchet, seront vite stoppées et deux entreprises apparaîtront les mieux armées pour entamer une nouvelle phase de croissance, Hachette et Gallimard. La seconde absorbera le *Mercure de France* et, en partie, *La Table ronde*, mais c'est surtout la première qui, dans les années 1950, digérera successivement Tallandier, Fayard, Fasquelle, Grasset et Stock, devenant alors véritablement une menace visible pour ses concurrents demeurés indépendants. Dotée, de plus, d'un formidable outil de distribution du livre, d'un quasi-monopole sur la diffusion de la presse, par le biais des NMPP, et d'un sens de l'opportunité, qui la conduit à lancer, en 1953, le véritable livre de poche moderne, elle fait figure d'exception dans un univers qu'elle a structuré, peu à peu, comme une sorte d'« oligopole à franges »⁴⁸. Bientôt dénoncée comme une « pieuvre » par Gabriel Enkiri⁴⁹,

44 - P. Assouline, *Gaston Gallimard*, Paris, Baland, 1984, et A. Anglès, *André Gide et le premier groupe de la NRF*, Paris, Gallimard, 1978-1989, 3 vol.

45 - G. Boillat, *La Librairie Bernard Grasset et les lettres françaises*, Paris, Honoré Champion, 1974-1989, 3 vol.

46 - J.-Y. Mollier, *L'Argent et les lettres...*, *op. cit.*

47 - P. Bertrand, *Les Éditions Denoël de 1930 à 1945*, maîtrise d'histoire (sous la dir. de D. Cooper-Richet, J.-Y. Mollier et D. Woronoff), université Paris-I, 1998.

48 - B. Reynaud-Cressent, *L'Évolution de la structure de la branche d'édition de livres en France*, *op. cit.*

49 - G. Enkiri, *Hachette, la pieuvre : témoignage d'un militant CFDT*, Paris, Gît-le-Cœur, 1972.

elle doit cependant tenir compte de la volonté de Gallimard d'assurer bientôt sa propre diffusion et de Sven Nielsen, un nouveau venu apparu en 1943-1944, de développer une structure de groupe dans le domaine de la littérature générale. Aidé par le secteur bancaire⁵⁰, Nielsen récupère les Éditions René Julliard et, à la tête des Presses de la Cité, amorce un tournant qui conduira son entreprise, après sa mort, à devenir, avec la CEP-Communication, une filiale d'Havas, l'un des deux géants du livre français. Le Groupe de la Cité, constitué en 1987, devait ainsi annoncer publiquement son intention de disputer à Jean-Luc Lagardère et à la société Matra, propriétaires depuis 1980 de la maison Hachette, des parts de marché de plus en plus importantes.

Entre 1980 et 1988, un duopole s'est donc mis en place sur le marché français, rachetant peu à peu toutes les structures familiales qui connaissaient des crises ou des difficultés et, à l'heure actuelle, le groupe Vivendi (l'ex-Compagnie générale des eaux), à travers sa filiale Havas Publications Édition qu'elle a absorbée purement et simplement, domine très largement les secteurs du dictionnaire et des encyclopédies – il possède Larousse, Bordas, Le Robert notamment – et celui des publications scientifiques – par le biais de l'ex-groupe Masson. Dans le domaine du livre scolaire et universitaire, il est bien représenté avec ses filiales Nathan et Bordas, et, en littérature générale, il est bien placé, avec l'entité Plon-

Perrin-Julliard et leurs satellites. Concurrent le plus redoutable d'Hachette-Livre qui possède toujours l'excellence en matière littéraire et demeure solidement installé dans le scolaire, il a incontestablement réussi à perturber fortement le champ de l'édition en une décennie, entraînant la disparition, comme maisons autonomes, d'Hatier, de Calmann-Lévy et du groupe Masson, lui-même constitué autour du rachat de Klincksieck, d'Armand Colin et de Belfond. Sans aucun doute ces changements sont-ils aussi importants que la transformation de la maison Hachette en une société puissante en 1853-1854, et annoncent-ils d'autres mutations pour le *xx*^e siècle⁵¹. Au regard de l'histoire, ni Hachette ni Vivendi, et surtout celui-ci, n'ont plus de ressemblance avec les solides empires éditoriaux bâtis au *xix*^e siècle et, s'il paraissait légitime de situer Gaston Gallimard, et Bernard Grasset, et même Hubert Nyssen aujourd'hui, dans la lignée de Panckoucke ou de Louis Hachette, la nature des activités principales de Jean-Luc Lagardère et de Jean-Marie Messier interdit de poursuivre le parallèle. Avec ces deux entrepreneurs de la fin du *xx*^e siècle, l'édition française prend un tournant dont seul l'avenir dira s'il fut un moment ou un virage définitif.

50 - « Christian Bourgois, trente ans d'édition. Entretien de C. Bourgois avec J.-Y. Mollier », in *RSH*, n° 219, 1990, p. 152-153.

51 - Voir l'article de P. Bourdieu dans ce même numéro.